



LE MAGAZINE
- PRINTEMPS 2016 -







ESCAPADES

Chers lecteurs,

Avec le printemps est venu le temps des grandes migrations. Aujourd'hui je vous invite à vous promener avec moi sur le bord de mer de Los Angeles, sur les traces de Sir Francis Drake à Point Reyes, dans l'épais *fog* enveloppant les collines, par delà les frontières au Canada, à bicyclette par les chemins de San Gregorio et finalement sur le chemin de fer, direction le Colorado !

Avant de m'intenter un procès pour oisiveté, se rappellera à votre mémoire le manque de bulletins traitant de mon travail – signe possible d'une intensité professionnelle à laquelle je tenterais d'échapper.







REMETTONS LES PENDULES A L'HEURE

Remontons au XVIIIème siècle si vous le voulez bien, siècle des lumières, témoin des révolutions française et américaine, de la Déclaration universelle des droits de l'Homme, du commencement de l'industrialisation et de l'épanouissement des beaux arts.

Ô illustres moments d'éternité, aviez-vous seulement remarqué la petite messe donnée dans une mission obscure au fin fond de la Californie pour une poignée de prêtres et de soldats espagnols? Aviez-vous seulement apprécié que vous assistiez alors à l'événement fondateur de San Francisco ?

Tandis qu'outre-Rocheuses, qu'outre-Rio Grande, qu'outre-Pacifique le monde s'agitait de tous côtés, la baie de San Francisco ne vibrait qu'aux pas légers d'une poignée d'indiens Ohlone et Miwok. Ces tribus éparses vivaient d'herbes et d'eau fraîche jusqu'au jour où leur quiétude fut ébranlée par les Ibères qui postèrent une garnison à l'entrée de la baie pour barrer la progression des Russes vers la Californie. Pendant près d'un siècle cependant, la population ne dépassa jamais les deux cents personnes. Symbole du caractère encore bucolique de la région, ce village espagnol se nommait d'ailleurs *Yerba buena* - la « bonne herbe ».

C'était le bout du monde. Depuis le XVIème siècle seulement trois expéditions maritimes étaient passées dans le coin à la recherche d'une baie où fonder un port. Toutes ont raté San Francisco à leur grand dam posthume ! Elle a beau être la plus grande baie du monde, son embouchure ne mesure qu'un kilomètre de long et reste la plupart du temps dissimulée dans le brouillard – les fameux *marin layers*. Ce sera finalement Portola qui découvrira la baie au cours d'une expédition... *pédestre* !





Point Reyes

Après avoir abandonné une poignée d'espagnols à cet avant-poste, le monde se remit à ignorer Yerba Buena, la baie ne servant qu'à abriter des tempêtes les rares navires qui passaient dans les parages.

Elle eut pu demeurer rebut de la société et oubliée de tous si un malencontreux événement ne survînt. Alors qu'ils construisaient un moulin à eau, Marshall et Sutter découvrirent de l'or. Promis, ils ne l'avaient pas fait exprès : ils ne savaient même pas ce qu'étaient ces gros cailloux qui s'amoncelaient à leurs pieds sans avoir rien demandé.

Pour vous dire à quel point SF était isolée, l'or fut découvert au début de 1848 mais ce n'est qu'à la fin de l'année que le mot atteint la côte est des Etats-Unis ! A partir de ce moment-là, elle se rattrapa bien puisqu'à ce jour la fièvre de l'or reste la plus importante migration humaine en temps de paix. La population passa facilement de 200 à 20 000 personnes en 1849 et ils furent au total 200 000 à faire le déplacement jusqu'au milieu des années 1850 !

Si tout le monde prendrait bien sa part en pépites, tout le monde ne pouvait toutefois pas faire le voyage. Vous pouviez tenter la traversée des Etats-Unis à pied – quitte à mourir de froid dans les Rocheuses ou recourir au cannibalisme pour survivre comme l'expédition Donner – ou par voie maritime. Vous vous croyez malins en pensant que vous pouviez tenter de joindre l'Atlantique au Pacifique par Panama ? Le canal n'existait pas encore, ignares ! La traversée pédestre de l'isthme demeurait quant à elle une gageure : la plupart de ceux qui l'entreprenaient mourraient de maladies tropicales. Il ne vous restait plus qu'à compter vos orteils pendant six mois depuis New York et contourner le cap Horn.

Pendant les mois de traversée, les marins entendaient les passagers claironner à qui voulait l'entendre qu'à Sacramento il suffisait de se baisser pour ramasser de l'or. Que croyez-vous que les équipages fissent en débarquant ? Ils quittaient le navire, les rats ! Certains bateaux repartaient tout de même et un système parallèle s'établit pour trouver de nouveaux mousles : on cueillait des jeunes hommes à la sortie des bars de la « côte de Barbarie » (le quartier malfamé et licencieux de San Francisco) pour les jeter dans les cales.

Alors que des jeunes hommes plein de pépites dans les yeux débarquaient toujours plus nombreux, Yerba Buena n'avait pas de plan d'expansion pour autant. Il faut vous imaginer que San Francisco compte plusieurs dizaines de collines non seulement abruptes mais faites de sable en plus ! Autant dire que l'expansion de la ville était très limitée par une géographie peu clémente. Côté mer, des dizaines d'épaves abandonnées engorgeaient le port, au point où l'on pouvait se déplacer d'une embarcation à l'autre directement. Finalement, au lieu de s'étendre vers les collines, la ville s'étendit sur la mer ! On commença par convertir les bateaux en prisons et diverses administrations avant de finalement les couler tous et remplir les interstices de terre et de débris. L'anse historique que connurent les premiers mineurs disparut complètement et le quartier financier se trouve aujourd'hui *dessus*. Certains gratte-ciels indiquent même quel navire repose dans leurs fondations. Ce terrain artificiel n'en demeure pas moins malléable avec de graves problèmes de liquéfaction comme le démontrèrent les tremblements de terre de 1906 et 1989.

On finit par inventer le *cable car* en 1873 et qui a fait la renommée de San Francisco : un tramway qui s'ancre dans un câble au sol et se fait tracter. Réservé aux touristes aujourd'hui, ce nouveau moyen de locomotion révolutionna la ville : enfin on pouvait s'étendre un peu et construire des maisons sur les collines !





Le monticule qui connut le plus grand essor fut *Nob Hill*. Dévastée par le tremblement de terre suivi du grand incendie de 1906, il ne reste plus que quelques traces de sa grandeur passée comme la cathédrale ou le Fairmont Hotel. C'est sur cette colline que les *Big Four* et les *Bonanza Kings* rivalisèrent en construisant chacun une demeure plus grande que celle du voisin.

Les *Bonanza Kings* étaient quatre irlandais qui tenaient un bar et firent fortune en investissant dans une mine d'argent d'après les rumeurs que quelques clients éméchés laissaient s'échapper. Il se trouva qu'ils tombèrent sur le plus gros filon de la région.

Les *Big Four* étaient quatre marchands de Sacramento qui acceptèrent une proposition du gouvernement fédéral et financèrent la portion ouest du chemin de fer devant relier SF à la côte est. Ils montèrent leur propre société de construction au lieu d'employer des sous-traitants indépendants. Les subventions coulaient à flot et les *Big Four* extorquèrent à l'Etat \$120 millions, soit le double des coûts réels (\$58 millions). En sus, l'Etat leur donna de très nombreux terrains sur la route. Ils firent couper les arbres, fondèrent des scieries et devinrent en plus les fournisseurs à titre personnel de la *Central Pacific Railroad*. Pas bêtes les brigands !

Tout ce petit monde rivalisa d'exubérance en se faisant construire des villas démentielles sur Nob Hill. L'un des Big Four, Mark Hopkins, cependant resta dans son cottage au pied de la colline. Malgré sa petite rente ferroviaire il continua à cultiver son potager et, comme tout Américain raisonnable, lorsque ses récoltes dépassaient sa consommation il allait dans la rue et vendait ses pommes de terre aux passants. Il n'y a pas de petit profit ! Sa femme finit par se faire construire une propriété gigantesque sur Nob Hill pour ne pas être en reste et épousa le décorateur à la mort de son pingre de mari.

Au nombre des Big Four, on compte également Leland Stanford dont la fameuse université porte le nom et qui fut créée sur son ranch pour honorer la mémoire de son fils défunt.

Bien que ces Big Four ne comptassent pas au rang des personnages les moins intéressés au monde, je les célèbre aujourd'hui puisque je vous écris... du train !



L'Amérique pour moi c'était Pocahontas et Lucky Luke. Faute d'avoir trouvé sur ma route Powhatan ou ratons-laveurs, je pars traverser le Far West. Un bémol cependant : par rapport à la Californie le Grand Ouest est à l'est – c'est un détail.

Flanquée en guise de Rantanplan d'Anne et Roger, notre Jolly Jumper à nous s'appelle le California Zephyr, train mythique reliant San Francisco à Chicago.

Le charme du rail a laissé mes collègues déconcertés et c'est dans leur plus grande incompréhension que je me suis embarquée dans cette locomotion d'un siècle dépassé.

Depuis le wagon panoramique, nous vîmes défilier les rivières des chercheurs d'or, les dernières neiges de la Sierra Nevada, le désert, les grandes plaines de l'Utah, le Colorado encaissé dans ses canyons, les ranches et leurs troupeaux paissant tranquillement et finalement les indomptables Rocheuses !

Nous aperçûmes aussi quelques lunes en suivant les méandres du Colorado, aussi dénommé *moon river* en raison d'une petite habitude qu'ont prise les canotiers au passage du train et que je vous laisse découvrir par l'image.





La nuit ne fut pas des plus longues puisqu'un voyageur fit une crise d'épilepsie sur les coups de 6h du matin et qu'il fallut arrêter le train pour permettre aux secours d'intervenir. Mais quel régal de se réveiller dans un pareil paysage ! Je ne serai pas fâchée d'aller prendre une douche cela-dit ni de dormir dans un vrai lit.

Nous passâmes des plaines immenses bordées de marais et traversâmes nombres de villages ayant poussé au milieu de nulle part. Alors que nous prenions de l'altitude pour passer les montagnes, tout devint plus vert. Soudain nous étions dans les contreforts des Rocheuses et longions des rivières dans l'eau vive desquelles nous ne rêvions que de nous baigner. Les monts enneigés se rapprochèrent puis nous disparûmes dans le tunnel de Moffat. Lorsque nous arrivâmes à son embouchure, nous étions de l'autre côté de la chaîne ! Une étendue infinie nous attendait et Denver se dressait au milieu d'elle.















DENVER

En lieu et place de notre ami le dinosaure, c'était une ville agréable et aérée qui nous accueillit. Nous posâmes pied sur la terre ferme après ces 36 heures de voyage pour découvrir une gare superbe. On surnomme Denver la « mile-high city » puisque les bisons qui y gambadent se trouvent à une altitude d'un mile (1,6km) exactement au-dessus du niveau de la mer. Nous mangeâmes justement du bison (une viande plus tendre qu'il n'y paraît) sur Larimer Square – rue que Jack Kerouac décrit comme une antre de débauche et de misère et qui est aujourd'hui un quartier chic et branché. Notre arrivée fut saluée comme il est d'usage par le feu d'artifice du Memorial Day et nous tombâmes dans nos couettes duveteuses pour le repos des braves.

Si Picasso et Braque avaient créé une ville, ç'aurait été Denver. C'est une ville cubique ! Tout est cubiste : des bâtiments aux fontaines au pavage des rues, il y a des cubes partout. J'ai beaucoup aimé Denver pour ses grands espaces et ses beaux bâtiments en brique. Le but du voyage étant le train, nous n'avions pas prévu tant de temps que cela dans la ville mais j'y retournerais volontiers pour voir les élans, danser la country ou tenter ma chance au championnat du monde de rodéo qui se tient tous les ans en janvier (il paraît que les japonais sont de rudes concurrents).









LE BOULOT C'EST AUSSI LA PLAGE

J'eus également l'occasion de voir du pays grâce à deux déplacements professionnels. Le premier à Los Angeles pour donner une présentation à un fond de private equity qui possède deux de nos clients. Il m'avait été présenté comme un grand-messe avec les deux-cents directeurs de chacune des sociétés – finalement seulement six personnes étaient présentes physiquement et trente autres étaient connectées en visioconférence. Ouf ! Le fonds avait des bureaux sensationnels sur le bord de mer avec une vue panoramique sur la plage de Santa Monica. Lors de ce cours passage par L.A., j'eus l'occasion de dîner avec une amie dans un restaurant végétalien où l'on vous accueille par des « Bless you » et où l'on vous sert des cocktails au kale et celeri – *so L.A.* ! Je me suis baladée dans le charmant quartier de *Venice Beach* où de petits cottages s'alignent paisiblement au bord des canaux. On y découvrirait principalement des maisons d'architecte flambant neuves, mais également de petites bicoques qui semblaient tout droit venues d'une falaise bretonne battue par les vents.





VANCOUVER

Mon second déplacement professionnel me permet d'affirmer que j'ai fait tous les pays d'Amérique du Nord : bienvenue au Canada ! Expédiées rendre visite à un nouveau client, ma collègue Rinat et moi avons eu la joie de découvrir la superbe Vancouver. Sise entre l'océan et la montagne, cette ville est le paradis des sportifs. Alors que nous longions un bras de mer qui remontait entre les parcs et les gratte-ciels, tout le monde joggait, pédalait, ramait, naviguait ou faisait de la voile. Le tout avec des monts enneigés en toile de fond.



AU JARDIN

Avec l'objectif affiché de devenir autosuffisants en fraises et framboises, nous avons commencé un potager sur le balcon. Pour que ce soit plus amusant nous faisons front contre deux contraintes majeures : les restrictions d'eau pour la sécheresse et notre exposition plein nord. Ce à quoi s'ajoute une bataille perdue contre le mildiou qui a emporté mes premières fraises. Le combat continue, je ne lâche rien.





L'éternel dilemme de ces newsletters est que moins j'écris moins j'ai envie d'écrire. Il m'aurait semblé intéressant d'aborder des sujets tels que la crise technologique ou la différence d'interprétation de ce qu'est le racisme. Aujourd'hui, j'ai la flemme. Quittez donc plutôt ces lignes avec de belles images en tête et l'on discutera des choses sérieuses cet été !